Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

Mise en perspective épistolaire. « Denn ich denke oft im Stillen an Sie. » Hermann Diels et Franz Cumont : la filiation intellectuelle à l'épreuve de la guerre 14-18

Corinne Bonnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/646>

DOI : 10.4000/anabases.646

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 99-110

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Corinne Bonnet, « Mise en perspective épistolaire. « Denn ich denke oft im Stillen an Sie. » Hermann Diels et Franz Cumont : la filiation intellectuelle à l'épreuve de la guerre 14-18 », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/646> ; DOI : 10.4000/anabases.646

Mise en perspective épistolaire.
«Denn ich denke oft im Stillen an Sie.»
Hermann Diels et Franz Cumont :
la filiation intellectuelle à l'épreuve
de la guerre 14-18

CORINNE BONNET

HERMANN DIELS¹ (1848-1922) fut pour Franz Cumont (1868-1947) un authentique maître, dont l'humanité, l'autorité morale et l'exigence intellectuelle constituèrent une source d'inspiration pour le jeune savant belge². Professeur à l'Université de Berlin entre 1886 et 1920, Diels y forma de brillants élèves, parmi lesquels Werner Jaeger, Felix Jacoby et Franz Cumont. Ce dernier, diplômé de l'Université de Gand, décide, dès 1888, de parfaire sa formation d'antiquisant en Allemagne, dans le «grand atelier de la science». Il se rend alors chez Hermann Usener à Bonn, pour fréquenter le célèbre «Bonner Kreis», puis passe deux semestres à Berlin en 1889-90, où il fréquente les cours de Hirschfeld, Mommsen (*privatissime*) et Diels pour l'essentiel. Après quoi, il part pour Vienne où prend forme son projet de corpus mithriaque, qui débouchera sur les *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, qui paraît à partir de 1894. La fécondité de cette période de *Bildung* au cœur de l'*Altertumswissenschaft* ou *Altertumskunde* est l'objet de la synthèse que j'ai publiée voici quatre ans³. Elle irrigue,

¹ W.M. CALDER III, J. MANSFELD (éd.), *Hermann Diels (1848-1922) et la science de l'Antiquité* (Fondation Hardt, Entretiens sur l'Antiquité Classique XLV), Genève 1999.

² C'est aussi l'expérience qu'en fit Ettore Pais. Il écrit à G. Vitelli le 7 janvier 1882 : «La ringrazio cordialmente dello avermi procurata la conoscenza del Dr. Diels, la persona più compita e gentile che io abbia mai conosciuto»; cf. G. NENCI, *Gli anni berlinesi di Ettore Pais nella corrispondenza con Girolamo Vitelli*, in *ANSP* 12 (1982), p. 589-602, en part. p. 593.

³ C. BONNET, *Le «grand atelier de la science». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipation. Des études à la Première Guerre mondiale (1888-1923)*, Rome 2005, 2 volumes.

par la suite, jusqu'à la césure profonde que constitue la Première Guerre mondiale, toute la carrière scientifique du savant belge.

Des échanges épistolaires entre Diels et Cumont, on conserve 151 pièces⁴ couvrant un arc temporel de trente-deux ans, entre le 4 mai 1890 et le 25 avril 1922, année de la mort de Diels. Cet ensemble, d'une qualité rare, a fait l'objet par mes soins d'une publication intégrale et d'un premier commentaire⁵. Si je reviens aujourd'hui sur cet échange, c'est parce que, dans la perspective des filiations intellectuelles, les lettres m'apparaissent comme un matériau de premier intérêt dont il est utile de souligner, dans le cadre du dossier thématique d'*Anabases*, la pertinence et l'apport spécifique. Je me propose de le faire au départ de ce cas de figure qui révèle toute la complexité du jeu de la filiation scientifique, sans cesse négociée et renégociée sur le fil d'un double registre : celui de la fidélité, de la *mimèsis*, de la *pietas* et de la gratitude et celui de l'émancipation, de l'autonomie et de la mise à distance. Les lettres, parce qu'elles constituent un outil d'exploration à la fois de la réflexivité savante et de la sociabilité académique et de ses codes, véhiculent un vécu complexe et polymorphe. Elles sont le reflet du tissu de la vie, avec ses contradictions et ses tensions : ainsi, le dialogue entre deux personnes peut-il recevoir un éclairage singulier et inattendu dès le moment où l'on intègre au duo initial une ou plusieurs autres voix, issues de réseaux connexes, éclairant le même sujet de manière parfois dissonante. L'effet de « cacophonie » sollicite alors de la part des historiens une exégèse toute en nuances, soucieuse de rendre compte des multiples facettes des généalogies intellectuelles, vécues et imaginaires⁶. Pour prendre un exemple dans le dossier Diels-Cumont, s'il est hors de doute qu'entre ces deux savants, séparés par vingt ans, il existait un rapport privilégié, une affection profonde et réciproque, s'il apparaît clairement, dans leurs échanges, que Diels nourrissait le rêve de garder Cumont à ses côtés, à Berlin, ou de le faire revenir – rêve qu'il poursuivait assidument jusqu'au seuil de la Première Guerre mondiale –, Cumont, lui, écarta avec douceur et à de multiples reprises cette perspective dans les échanges avec son maître, mais écrivit, avec une lucidité presque cynique, à ses parents dès le printemps 1890 : « J'ai reçu l'autre jour une lettre de Diels où il s'offre de nouveau à examiner le tout quand j'aurai terminé⁷ et me dit qu'il ne désespère pas de me voir un jour revenir travailler à Berlin. Mais ça, je m'en garderai, porter de l'eau à la rivière⁸. »

⁴ 84 lettres de Diels conservées à l'Academia Belgica de Rome (cf. la base de données complète de la correspondance Cumont, avec photo de tous les documents sur : www.academiabelgica.it) et 67 de Cumont conservées à la Bibliothèque nationale de Berlin.

⁵ BONNET, *Le « grand atelier de la science »*, II, p. 9-133 pour l'édition, I, p. 167-185 pour un premier commentaire.

⁶ Exemple, sur ce sujet, le volume de F. WAQUET, *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir. XVI^e-XXI^e siècles*, Paris 2008.

⁷ F. CUMONT, *Philonis de aeternitate mundi*, Berlin 1891.

⁸ Les lettres de Franz Cumont, étudiant en Allemagne, à ses parents sont inédites. J'en proposerai prochainement l'édition dans *Anabases*.

Les échanges épistolaires, intenses et réguliers, entre Diels et Cumont commencent en mai 1890, immédiatement après que Cumont a quitté Berlin pour Vienne. Ils se terminent en avril 1922, avec la mort de Diels. Comme toutes les correspondances allemandes de Cumont, celle-ci connaît une longue interruption pendant la guerre, entre juin 1914 et septembre 1921. Lorsque leurs échanges reprennent, le dialogue fait place à un monologue dans la mesure où les lettres de Cumont de 1921-22 ne sont pas conservées, pour des raisons que nous ignorons. La vie scientifique – la leur et celle de la « République des lettres » à laquelle ils appartenaient – est au cœur de leurs « conversations » : les publications, les projets, les perspectives de coopération internationale, mais aussi les congrès, séminaires, cours, voyages... L'estime et l'amitié gagnées sur ce terrain se répandent rapidement dans la vie familiale, personnelle : on échange des nouvelles sur la santé – la sienne propre, celle de l'interlocuteur et de sa famille –, on évoque les deuils et les inquiétudes, on formule des vœux pour les déplacements, on partage joies et soucis.

Cumont reconnaît souvent sa dette scientifique envers Diels : plus que quiconque en Allemagne, il a contribué à la formation du jeune savant belge. Cette dette est puissante en particulier dans le domaine philologique où Diels, éditeur des Présocratiques, excellait, maître incontesté et admiré. Sous sa direction exigeante, le jeune Cumont prépare, non sans rechigner à la tâche, à Berlin puis à Vienne, l'édition du *De aeternitate mundi* de Philon. Lorsque le volume paraît en 1891, Diels n'hésite pas à en parler, dans une lettre à Theodor Gomperz, comme du travail modeste et éphémère d'un apprenti philologue :

« Ihre Philoconjecturen haben mir eingeleuchtet. Ich hatte Cumont, der eine kleine Ausgabe davon gemacht hat, darauf hingewiesen und dachte, er habe sie excerptiert. Ich sehe aber zu meinem Erstaunen, daß er in der nun fertig gedruckten Ausgabe keine Notiz davon genommen hat. Da er während des letzten Jahres fortwährend auf Reisen war⁹, mag diese Unterlassung erklärlich, aber wenig entschuldigt sein. Auch ich habe mir vorzuwerfen bei der Einsicht in die Aushängebogen vergessen zu haben, ihn daran zu erinnern. Der Zweck der Ausgabe ist ja doch nur ein ephemerer. Wendland u. Cohn werden bald mit ihrer Gesamtausgabe herauskommen. »

Mais le jeune Cumont deviendra grand... et gagnera promptement l'estime de son maître. Souvent, il est sollicité par Diels pour lui rendre service : repérer un manuscrit, contacter les responsables d'une bibliothèque, trouver une personne apte à réaliser une bonne collation ou des photos de qualité... La rare familiarité acquise par Cumont, dès la fin du XIX^e siècle, avec les manuscrits grecs des principales bibliothèques européennes, par le biais de son projet de *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, dont la publication débute en 1898, en font un interlocuteur de choix pour le collecteur de fragments philosophiques. Ils partagent l'ascétisme rigoureux de la recherche dans les « vieux

⁹ Cumont visita alors la Grèce et l'Italie.

grimoires» poussiéreux; Diels l'exprime très bien dans une lettre de septembre 1898: «Sie glauben nicht welche Mühe das macht Fragmente zu ediren, wo jedes Steinchen untersucht und selbst in die Hand genommen werden muß¹⁰.» Cumont, sobre de caractère, n'étale pas son affection envers le maître, qu'il considère comme le «roi» de la toute puissante *Philologie*, mais elle est bien sensible. En mai 1908, à l'occasion d'une cérémonie en l'honneur de Diels à laquelle il lui est impossible d'assister, Cumont évoque, dans une lettre, ses souvenirs berlinois et la dette qu'il a contractée:

«Ce que nos études vous doivent, d'autres vous le diront Lundi mieux que je ne pourrais le faire. Mais je conserve un sentiment de gratitude pour tout ce dont je vous suis personnellement redevable. Il y a aujourd'hui presque exactement dix-neuf ans que j'inscrivais sur mon *Anmeldebuch* vos exercices philologiques, – le 3 Mai 1889 – et que je m'initiais à cette méthode sévère et prudente qui seule conduit à des progrès véritables. Je me souviens du temps où sous votre direction je m'efforçais de constituer le texte du Περὶ ἀφθαρσίας – avec quels tâtonnements encore! Vous m'avez appris à travailler exactement et ç'a été pour moi un grand bienfait».

L'estime croissante rend le rapport plus familier, plus affectueux et même tendre. Le «Hochverehrter Herr Professor» du début, qui répond au «Lieber Herr Doctor», devient assez rapidement (avec le passage au français, qui s'opère en 1894) un «Cher maître» écrivant à un «Verehrter Freund» ou «Lieber/teurer Freund». La sobriété est aussi le langage qu'affectionne Diels. Le 18 octobre 1912, alors que Cumont a dû renoncer à sa chaire gantoise suite à un pénible embrouillamini académico-scientifique et après la mort de son vieux père, Diels envoie à son élève de prédilection les quelques mots mis en exergue de cette étude, simples et touchants: «Denn ich denke oft im Stillen an Sie», témoins d'une communauté forte et silencieuse d'esprit et de cœur.

Diels exprime fréquemment le souhait de revoir Cumont, authentique pigeon-voyageur¹¹ de la science, qui promet sans cesse un passage par Berlin et sans cesse le renvoie aux calendes grecques. En 1906, Diels et son épouse se rendent à Bruxelles, pour le rencontrer. En fait, le souhait de Diels était que Cumont fît carrière en Allemagne. Il aurait aimé qu'il fût, pour l'Héraclès des travaux présocratiques un «Iolaos» (lettre du 14/5/1890: «Vielleicht kommen Sie wieder zu uns, um mir als Iolaos beizustehen»). En 1910-11, lorsque Cumont, en pleine tourmente académique et politique, démissionne du poste gantois qu'il occupait depuis 1892, Diels prend nettement parti pour son élève, mais espère, en même temps, que l'occasion sera propice à son retour en Allemagne. Diels suggère donc à Cumont de quitter Gand la tête haute pour être engagé comme collaborateur de l'Académie de Berlin. Mais Cumont, tout en exprimant

¹⁰ BONNET, *Le «grand atelier»*, II, p.37.

¹¹ C. BONNET, «La dimension du voyage dans la vie et dans l'œuvre de Franz Cumont», in V. KRINGS, I. TASSIGNON (éd.), *Archéologie dans l'empire ottoman aux alentours de 1900: entre politique, économie et science*, Bruxelles-Rome 2004, p. 55-74.

sa profonde reconnaissance, répond qu'il n'entend pas «désert» : «J'ai commencé une lutte, où est engagée avec moi toute une Faculté, contre l'esprit clérical et l'arbitraire administratif qui ruinent le haut enseignement de l'État» (lettre du 1/10/1910). En novembre 1910, Diels revient à la charge, épaulé par Erman, Harnack, Hirschfeld, Kekulé, Meyer, Sachau, Schulze, Wilamowitz, à propos d'un poste berlinois d'historien des religions. Cumont exprime alors, à distance de vingt ans, la même idée que celle qu'il avait confiée, jeune étudiant berlinois, à ses parents, mais en recourant à une autre métaphore :

«Mais, en y réfléchissant, la décision que j'ai prise me paraît toujours la bonne. Me rendre à Berlin eut été, comme disaient les anciens, porter des chouettes à Athènes. C'est ici où la liberté scientifique est menacée, qu'il me faut rester comme à un poste avancé dont j'aurais la garde».

Diels, certainement déçu, mais fidèle dans son estime et son affection, pose alors un geste symboliquement fort : l'élection de Cumont comme membre étranger de l'Académie des sciences de Berlin, la plus prestigieuse académie européenne dans le domaine de l'*Altertumswissenschaft*¹². Le 28 avril 1911, Cumont salue son élection en des termes choisis, très révélateurs du lien profond qui l'unit à une sorte de patrie idéale :

«Votre télégramme de ce matin m'a causé une heureuse surprise. Le secret avait été diplomatiquement gardé : à mon passage à Berlin aucune parole n'a pu me faire pressentir ce qui se préparait. Je me sens très honoré de la distinction que m'a conférée une académie qui plus qu'aucune autre a contribué depuis un siècle au progrès des études sur l'Antiquité. J'éprouve aussi un autre sentiment : c'est à Berlin que j'ai reçu une partie de ma formation intellectuelle. C'est pour moi une grande joie de constater que mes anciens maîtres estiment que je n'ai pas démerité de la science – d'une science qu'ils m'ont appris à cultiver. C'est à vous surtout que je songe, car je dois certainement pour une grande part mon élection à votre influence.»

Diels n'abandonnera pourtant pas son projet de faire revenir Cumont à Berlin ou en Allemagne. En 1912, à nouveau, après la mort du père de Franz, puis en 1913 et, enfin, en 1914, il reformule sa proposition, avec une constance touchante¹³. Diels était, en effet, un défenseur convaincu du caractère international de la vie intellectuelle et de la coopération scientifique, y compris entre l'Allemagne et la France, dont les rapports restaient tendus. En sa qualité de Secrétaire de la section de Philosophie et d'Histoire de l'Académie de Berlin, une charge qu'il remplit pendant un quart de siècle (1895-1920), il ne cessa d'œuvrer pour défendre la dimension transnationale de la science. Il prit notamment part à la mise en place d'un réseau international des Académies,

¹² Cf. BONNET, *Le «grand atelier»*, I, p. 277-280, pour l'étude du dossier documentaire relatif à cet événement.

¹³ Pour le détail, *ibidem*, p. 280-281, p. 281-282.

puis œuvra, avec F. Althoff, en 1907, à la création de l'*Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik* où il publia un article programmatique intitulé *Die Einheitsbestrebungen der Wissenschaft*. Dès mai 1911, il manifesta sa préoccupation face à l'évolution de la situation politique allemande et internationale. La France et l'Angleterre jouaient avec le feu. Cumont le rassure : « Je reste malgré tout optimiste. J'espère que la guerre pourra être évitée parce qu'elle serait probablement désastreuse pour le vainqueur comme pour le vaincu. L'un serait écrasé, l'autre ruiné, et les pertes matérielles et morales seraient si grandes des deux côtés qu'elles amèneraient la déchéance de l'Europe dans le monde » (1/2/1912)¹⁴.

Lorsque la guerre éclate, en 1914, Diels n'hésite pas à la qualifier de catastrophe¹⁵ qui risque de provoquer la « Bankrott der deutschen Wissenschaft ». Très critique envers la France et son attitude anti-germanique, il n'adhère pourtant pas au fameux *Aufruf* des 93¹⁶ qui entendait légitimer l'invasion allemande de la Belgique neutre. Il prend ses distances par rapport aux positions extrêmes d'Eduard Meyer et d'Ulrich von Wilamowitz Moellendorff, et se range du côté des libéraux qui soutiennent les efforts de paix. Dès septembre 1914, Diels manifeste publiquement sa crainte de voir la coopération intellectuelle anéantie par les armes, mais il dénonce aussi, en 1917, les dérives des intellectuels français qui assimilent la science allemande à une forme de barbarie¹⁷.

Toujours est-il qu'après le 7 juin 1914, le dialogue entre Diels et Cumont s'interrompt complètement, et pour une durée de sept ans. Aucun jugement de valeur n'est émis, aucune prise de distance explicite. Le tissu des échanges intellectuels est violemment lacéré par les événements ; le dialogue est tout simplement impossible, matériellement et mentalement. La position modérée adoptée par l'un et l'autre pendant la guerre – ni Cumont ni Diels n'affichèrent des opinions radicales, tout au contraire – dut favoriser la reprise de contact après la guerre, en septembre 1921. On ne conserve plus alors que les lettres de Diels, mais la dynamique des événements est néanmoins assez claire. C'est Cumont, en disciple fidèle et attentionné, qui prit l'initiative de renouer : il confia à Franz Boll, un ami commun de l'Université de Heidelberg, avec qui il avait repris contact depuis peu, des publications récentes destinées à Diels et accompagnées d'une dédicace. L'ambassadeur Boll avait pour mission de tâter le terrain et de vérifier la disponibilité de Diels à renouer le dialogue avec son élève.

La réaction de Diels, alors âgé de 73 ans, est extrêmement touchante ; elle ouvre un chapitre – le chapitre final – de cette longue relation de filiation scientifique et four-

¹⁴ *Ibidem*, II, p. 111-113.

¹⁵ Cf. H. DIELS, « Eine Katastrophe der internationalen Wissenschaft (1.9.14) », *Internationale Monatsschrift* 9 (15.10.1914), p. 127-134.

¹⁶ *Ibidem*, p. 314-315.

¹⁷ E. MENSCHING, « Hermann Diels: ein Text aus dem Weltkrieg (1917) », in *Nugae zur Philosophiegeschichte VII. Über Theodor Mommsen, Hermann Diels, Johannes Stroux, Joachim Steurel und andere*, Berlin 1994, p. 31-50.

nit un exemple de *pietas* intellectuelle assez extraordinaire, sur lequel je vais m'arrêter quelque peu. Le 5 septembre 1921, Diels écrit donc à Cumont :

«Das Lebenszeichen, das Sie mir durch die Übersendung und Widmung Ihrer neuesten Schriften gegeben haben, belehrt mich zu meiner grossen Freude, dass Sie Ihren alten Lehrer und Freund in den Wirren des unseligen Krieges nicht vergessen haben. Ich danke Ihnen von Herzen dafür».

Diels n'est plus alors Secrétaire de l'Académie de Berlin ; il s'est retiré à la campagne et sa femme est décédée en 1919. Autour de lui, l'Allemagne se réveille, la guerre achevée, au milieu d'un cauchemar. Vaincue, humiliée, occupée, elle est aux prises avec une crise politique, économique et morale redoutable. Parmi les mille difficultés que le pays doit affronter, il y a aussi la pénurie de papier et d'argent qui retarde les publications scientifiques. Diels l'évoque dès sa première missive :

«Die Verwaltung der Akademie ist jetzt, wie die ganze Lage unserer wissenschaftlichen Anstalten insgesamt, äusserst precär. Nur mit äusserster Schwierigkeit können die Mittel zum Drucken unserer Schriften aufgebracht werden, und die Fortführung der großen Folgeunternehmungen: Corpus Inscr. gr., lat., medicorum, Thesaurus l.l. u.s.w. ist z. T. eingestellt. [...] Auch mein Lucrez (krit. Ausgabe mit Varianten aller für die Textrec. wesentlichen Hss.) sowie deutsche Übersetzung in Versen ist vollendet und wartet auf einen Gönner, der das Buch so unterstützt, dass es nicht nur gedruckt, sondern auch zu einem annehmbaren Preise von den Gelehrten gekauft werden kann».

La précarité de la vie scientifique pèse fortement sur le moral du vieux philologue. Son projet d'édition du *De natura rerum* de Lucrèce, dont il sent bien qu'il risque d'être le dernier de sa vie, est en panne, faute de moyens. Pour ce projet important, qui mobilise le spécialiste de l'histoire des sciences que Diels était aussi¹⁸, il s'est assuré les concours du grand Albert Einstein (1879-1955), qui travaillait alors à Berlin et qui en rédigea la Préface. Coïncidence étrange, l'un des tirages à part que Cumont fait parvenir à Diels se rapporte précisément à Lucrèce¹⁹ !

Dans sa lettre suivante, le 14/11/1921, Diels revient sur ce sujet qui le travaille manifestement beaucoup :

«Auch meine vollendete Lucrezausgabe liegt da, da der Verleger den Druck, der 70-80 Tausend M. kosten würde nicht herausschlagen kann. Ich suche jetzt nach einem Mäcen unter meinen hiesigen Bekannten, der M. 25 000 zusteuern möchte».

¹⁸ Il avait participé à l'édition du *Corpus Medicorum Graecorum*, né en 1901, à Paris, lors d'une réunion de l'Union Académique, sur initiative du Danois J.L. Heiberg, suite à un accord conclu entre les Académies de Berlin, Leipzig et Copenhague. Diels y publia en 1915 le *In Hippocratis Prorrheticum* de Galien.

¹⁹ F. CUMONT, «Lucrèce et le symbolisme pythagoricien des enfers», *Revue de Philologie* 44 (1920), p. 229-240.

La réaction de Cumont – qui était issu d'un milieu industriel aisé et avait hérité suffisamment de son père en 1912 pour vivre désormais de rentes, sans emploi académique – ne se fit pas attendre : à son vieux maître, dont il avait été « privé » pendant sept ans, au cours desquelles cependant Belges, Français et Allemands s'étaient massacrés dans une curée sans nom, il envoya une somme d'argent considérable pour financer une partie des frais d'édition de *Lucrez*, en demandant à ce que son geste restât anonyme. C'est la réaction de Diels qui nous l'apprend, ainsi qu'une note dans l'édition, parue en 1923-24, peu après la mort du grand philologue, avec une dédicace à Wilamowitz : « Editio ut typis tradi possit, duorum amicorum auxilio factum est, qui ut sunt ipsi in sua quisque disciplina clarissimi, ita philologiae laboranti liberaliter subuenerunt²⁰. » On ignore le montant du don de Cumont, mais la préface indique que les mécènes discrets furent au nombre de deux seulement²¹, ce qui permet d'envisager que Cumont prit en charge une partie non négligeable (la moitié?) des 25 000 marks nécessaires au projet de Diels²².

La lettre du 25/11/1921, par laquelle Diels remercie son élève, exprime une émotion profonde que le temps qui nous sépare de ce document n'a guère entamée :

« Wie soll ich Ihnen danken für Ihre hochherzige Spende? Die Thränen kommen mir, wenn ich Ihre Zeilen lese und nunmehr die Erfüllung meines letzten Wunsches durch den übersandten Beitrag zu den Druckkosten in naher Aussicht sehe. Hoffentlich erfüllt die Ausgabe Ihre Erwartungen. Selbstverständlich bleibt der Name des edlen Gönners verschwiegen. Aber in meinem Herzen wird die Erinnerung an diese köstliche Gabe nie erlöschen. Sie haben die Güte, die Sie mir und meiner seligen Lebensgefährtin so oft erwiesen, nunmehr so überwältigend betätigt (*sic*), dass ich mich bis an mein Ende in Ihrer tiefen Schuld fühlen werde. »

La signification affective et morale du geste de Cumont n'échappe à personne. La Belgique avait été martyrisée par l'Allemagne et Cumont, lors de l'invasion de Bruxelles, en août 1914, avait été le témoin direct et indirect des atrocités commises par les « Boches », qu'il consigne dans les sept petits carnets inédits de son « Journal de l'occupation de Bruxelles²³ ». Le sentiment de haine et de vengeance était très fort et les milieux scientifiques n'y échappaient pas : la « guerre des esprits » avait fait rage, de part

²⁰ Cf. T. Lucretius Carus, *De rerum natura*, lateinisch und deutsch von H. Diels, I (Ausgabe) - II (Übersetzung), Berlin 1923-24, p. XXXIII, n. 1.

²¹ L'identité du second mécène m'est totalement inconnue. Sur ce texte, W. RÖSLER, « Hermann Diels und Albert Einstein: die Lukrez-Ausgabe von 1923/24 », in *Hermann Diels (1848-1922) et la science de son temps*, p. 261-294.

²² La valeur actuelle de cette somme n'est pas chose aisée à déterminer et les avis que j'ai recueillis auprès de spécialistes divergent fortement : cf. BONNET, *Le « grand atelier »*, I, p. 183, n. 23.

²³ Il entre dans mes intentions de publier ce document avec Bruno Cabanes (Yale University).

et d'autre, créant un fossé profond qui mit des années à se combler²⁴. Les Académies alliées avaient coupé les ponts avec leurs membres allemands ; on leur fermait les portes des Congrès internationaux, on refusait toute forme de collaboration avec les « maîtres » de jadis. Le paradigme déchu de la science allemande, pervertie par son engagement en faveur d'une guerre « injuste », avait conduit à une puissante émancipation des milieux intellectuels jadis subjugués par les universitaires d'outre-Rhin. Cumont lui-même, qui avait donné à l'impression, chez Teubner, à Leipzig, en 1914, juste avant que la guerre n'éclatât, l'édition de Julien, longuement préparée avec Joseph Bidez, racheta les droits de publication à l'éditeur allemand et publia ce travail en France, aux Belles Lettres. Il eût été inconcevable, sur le plan moral, de le faire paraître en Allemagne. Ce contexte, lourd de sens, qui brouille les cartes du tendre au jeu de la douce filiation scientifique, rend le geste de Cumont encore plus singulier.

Pour le comprendre, il faut relire les passages cités ci-dessus, où Cumont dit sa dette envers l'Allemagne qui l'a formé, envers ses maîtres qui l'ont initié à la philologie, envers Diels qui l'a pris sous son aile, a guidé ses premiers pas dans le métier et n'a cessé de veiller sur lui. Cumont n'a pas pu ni voulu oublier cet héritage, par-delà les déchirements suscités par la guerre. Entre 1890 et 1914, de surcroît, son lien avec l'Allemagne n'avait cessé de s'approfondir et de se renforcer par le biais de contacts, d'échanges, de collaborations extrêmement féconds. Mis entre parenthèse durant la guerre et repensé sur une base plus paritaire et critique, ce rapport ne fut pas pour autant effacé. Si la condamnation des « atrocités de la guerre²⁵ » fut unanime, les positions sur la question des rétorsions le furent beaucoup moins. Cumont faisait partie des savants modérés qui ne voulaient pas mettre tous les Allemands dans le même sac, ni les isoler, et qui souhaitait que la science demeurât fidèle à son idéal transnational, au service d'une cause spirituellement plus élevée. Dans cette situation, comme plus tard face au fascisme italien, Cumont accorda davantage de prix aux rapports personnels qu'aux prises de position idéologiques et aux mots d'ordre collectifs de boycottage de la science allemande.

Dans ses lettres de 1922, Diels informe son mécène de l'avancement de l'impression de l'édition de *Lucrez*, qui tarde plus qu'il ne le voudrait. À relire les lettres de Cumont, aux prises, vingt-cinq ans plus tard, avec la correction des épreuves de *Lux perpetua*, en 1947, alors qu'il lutte contre la maladie et sent ses forces faiblir irrémédiablement²⁶, on perçoit la même urgence de terminer l'œuvre achevée, de ne pas laisser orphelin un travail qui clôture un long et glorieux parcours scientifique.

²⁴ Sur l'histoire de la mobilisation des intellectuels et de la lente reprise de contact entre les milieux scientifiques après la guerre, voir BONNET, *Le « grand atelier »*, I, p. 361-378.

²⁵ Sur le débat historiographique autour de la notion d'« atrocités », voir J. HORNE, A. KRAMER, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven, Londres 2001 ; C. PROCHASSON, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *Annales* 58 (2003), p. 879-894.

²⁶ Sur les conditions de publication de *Lux perpetua*, on consultera sous peu la réédition préparée par A. Motte et B. Rochette pour la *Bibliotheca Cumontiana*, 2, Turin 2009.

Le *Lucrez* de Diels paraîtra finalement à titre posthume en 1923-24, comme *Lux perpetua* en 1949, deux ans après la mort de Cumont, mais la sollicitude d'Iolaos aura accompagné l'Héraclès berlinois jusqu'à sa mort, en 1922. Lorsque Franz Boll informa Cumont par courrier du décès de Diels, l'émotion dut être forte et profonde. Comme jadis Diels, en 1912, partageant le deuil du père de Franz, «pensait souvent à lui en silence», Cumont dut méditer sur ces trente années de proximité intense. Il répondit à Boll en ces termes, le 23/6/1922 :

«J'ai appris avec un sentiment de pénible surprise la mort de Diels. C'est une perte irréparable pour nos études. Au moment où disparaît ce vieux maître, je songe avec une satisfaction particulière qu'il m'a été possible, peu de semaines avant qu'il nous fût enlevé, de lui prouver ma gratitude et de lui causer une de ses dernières joies.»

Cumont fait discrètement allusion à son don, dont il ne partagea sans doute le secret avec personne. L'élève de Diels n'apporta pas de l'eau à la rivière, ni des chouettes à Athènes : soucieux de son parcours personnel, qui nécessitait à ses yeux d'allier une émancipation franche envers son maître et une parfaite fidélité à l'héritage reçu, Cumont donna à Diels bien d'autres choses. La fierté d'une filiation féconde et sincère et la conviction d'un lien qui transcendait les humaines vicissitudes. Et pour Cumont, simplement la joie de partager le savoir et le savoir-faire d'un grand maître, qu'il exprime en ces termes, dès le 29/4/1894 :

«Ich empfinde immer stärker wie man, um auch das kleinste Thema zu behandeln, die ganze Entwicklung der Geschichte beherrschen muss. Die Tiefe und die Ausdehnung der Kenntnisse schliessen sich nicht aus, wie man behauptet, sondern die eine ist durch die andre bedingt. Arbeite zu lesen wo beide vereinigt sind, ist eine wahre Freude».

Les lettres qui ont constitué le fil rouge de cet exposé éclairent d'une lumière particulièrement suggestive la question des filiations scientifiques. Plus que les œuvres²⁷, elles ouvrent une fenêtre sur l'émotivité que le style scientifique tend à bannir ou à corseter dans des formules stéréotypées. La longue durée des échanges épistolaires entre Diels et Cumont permet de mesurer la grande stabilité de leur rapport. Point de dispute, ni de polémique ; une solidarité profonde que la guerre ne détruit pas, mais rend sous-terrine, prête à rejaillir, ressourcée, dès que la paix est revenue.

Corinne BONNET

Université de Toulouse (UTM)

PLH-ERASME, Pavillon de la recherche

5, allées Antonio Machado

F-31058 Toulouse

corinne.bonnet@sfr.fr

²⁷ Cf. C. BONNET, V. KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble 2008.

APPENDICE

On propose ici la transcription du texte allemand de la Préface d'Albert Einstein à l'édition de Lucrèce préparée par Hermann Diels, ainsi que sa traduction en français. Il s'agit d'un texte peu connu, qui n'a rien de révolutionnaire, mais reflète, malgré tout, la rencontre entre deux beaux esprits de l'époque²⁸.

Geleitwort

Auf jeden, der nicht ganz im Geiste unserer Zeit aufgeht, sondern seiner Mitwelt und speziell der geistigen Einstellung der Zeitgenossen gegenüber gelegentlich als Zuschauer fühlt, wird das Werk von Lukrez seinen Zauber ausüben. Man sieht hier, wie sich ein mit naturwissenschaftlichem und spekulativem Interesse begabter, mit lebendigem Fühlen und Denken ausgestatteter, unabhängiger Mann die Welt vorstellt, der auch von denjenigen Ergebnissen der heutigen Naturwissenschaft keine Ahnung hat, die uns im Kindesalter beigebracht werden, bevor wir ihnen bewußt oder gar kritisch gegenüberstehen können.

Einen tiefen Eindruck muß das feste Vertrauen erwecken, das Lukrez als treuer Schüler Demokrits und Epikurs in die Verständlichkeit, bzw. den kausalen Zusammenhang alles Weltgeschehens setzt. Er ist fest überzeugt, ja er glaubt sogar beweisen zu können, daß alle auf der gesetzmäßigen Bewegung unveränderlicher Atome beruhe, wobei er den Atomen keine anderen Qualitäten zuschreibt als geometrisch-mechanische. Die Sinnesqualitäten Wärme, Kälte, Farbe, Geruch, Geschmack sollen auf die Atombewegungen zurückgeführt werden, ebenso alle Lebenserscheinungen. Seele und Geist denkt er sich aus besonders leichten Atomen gebildet, indem er (inkonsequenter Weise) besonderen Erlebnischarakteren besondere Qualitäten von Materie zuordnet.

Als Hauptziel seines Werkes stellt er die Befreiung des Menschen von der durch Religion und Aberglauben bedingten sklavischen Furcht hin, die von den Priestern für ihre Zwecke genährt und ausgebeutet werde. Gewiß ist es ihm damit Ernst. Aber am meisten scheint ihm doch das Bedürfnis geleitet zu haben, seiner Leser von der Notwendigkeit des atomisch-mechanischen Weltbildes zu überzeugen, wenn er es auch seinen wohl mehr aufs Praktische eingestellten römischen Lesern nicht offen zu sagen wagt. Rührend ist seine Verehrung für Epikur, griechische Kultur und Sprache überhaupt, die er hoch über die lateinische stellt. Es gereicht den Römern zum Ruhm, daß man ihnen dies sagen durfte. Wo ist die moderne Nation, die solch noble Gesinnung gegenüber einer Zeitgenossin hegt und ausspricht?

Diels Verse lesen sich so natürlich, daß man vergißt, eine Übertragung vor sich zu haben.

Berlin, Juni 1924

Albert Einstein

²⁸ Je remercie Hinnerk Bruhns qui a revu et amélioré ma traduction. J'éprouve un certain plaisir à en proposer la publication tandis que je travaille à l'Institute for Advanced Study de Princeton, la « maison d'Albert Einstein ».

Avant-propos

Sur tous ceux qui ne sont pas totalement immergés dans l'esprit de notre propre temps, mais qui, à l'occasion, se sentent comme des spectateurs du monde actuel et des modes de pensée de leurs contemporains, l'œuvre de Lucrèce exercera assurément une fascination certaine. On y perçoit la manière dont un homme libre, doté de curiosité pour les sciences de la nature et d'un esprit spéculatif, habité d'une vivacité de sensations et de pensées, se représente le monde; un homme qui n'a pas la moindre idée des sciences naturelles actuelles, y compris de ceux de ses acquis qui nous sont enseignés dès notre enfance, avant même que nous puissions avoir à leur égard une attitude consciente, voire même critique.

Le lecteur se sentira fortement impressionné par la confiance solide avec laquelle Lucrèce, en fidèle élève de Démocrite et Épicure, place tous les phénomènes de ce monde dans un contexte d'intelligibilité et de causalité. Il est fermement convaincu, et croit même pouvoir démontrer que tout repose sur la régularité des mouvements d'atomes inaltérables; atomes auxquels il assigne des qualités exclusivement géométriques et mécaniques. Les qualités sensorielles, comme la chaleur, le froid, la couleur, l'odeur, le goût, doivent être rapportées au mouvement des atomes, au même titre que toutes les manifestations vitales. Dans la conception de Lucrèce, l'âme et l'esprit sont formés d'atomes particulièrement légers, et il assigne (de manière conséquente) des qualités spécifiques de la matière à des caractères particuliers de sensations.

Comme objectif majeur de son ouvrage, il proclame la libération de l'homme à l'égard de la peur servile que suscitent la religion et la superstition, peur alimentée et exploitée pour leurs propres desseins par les prêtres. C'est assurément pour lui un motif authentique. Mais son souci majeur semble avoir été de convaincre son lecteur de la nécessité d'une vision du monde reposant sur la mécanique des atomes, même s'il n'ose pas l'affirmer ouvertement à ses lecteurs romains plutôt orientés vers les choses pratiques. Sa vénération à l'égard d'Épicure, de la culture et de la langue grecques en général, qu'il place loin au-dessus de la culture latine, est touchante. C'est tout à l'honneur des Romains que l'on ait pu leur dire cela. Où est la nation moderne qui susciterait et exprimerait une pensée si noble à l'égard d'une de ses sœurs contemporaines?

Les vers de Diels se lisent si naturellement que l'on en vient à oublier d'avoir sous les yeux une traduction.

Berlin, juin 1924
Albert Einstein